

A PROPOS DE "EN THÉRAPIE"

LA SÉRIE DIFFUSÉE SUR ARTE

REGARDS CROISÉS DE QUATRE PSYCHANALYSTES

1. Olivier Lenoir / Humain, trop humain. Un cycle pour épris de liberté /
2. Jean-Louis Rinaldini / Sujets de fiction – fiction des sujets /
3. Jean-Claude Maleval / En thérapie : une surprise bienvenue /
4. Hélène Bonnaud / Philippe Dayan, un psychanalyste populaire /



EN THÉRAPIE 4 regards de psychanalystes

Olivier Lenoir / Humain, trop humain. Un cycle pour épris de liberté /



Il y a d'abord la présence insistante rassurante et discrète à la fois de la musique, sa ritournelle répétitive nous accompagne et soutient la scansion des séances comme une accroche salutaire au cœur des tempêtes improbables qui s'annoncent. Elle réunit sans les banaliser ni les agglomérer les situations si disparates qui nous sont présentées. Et pourtant, sans fanfare ni meurtre ni cascade, à la manière hitchcockienne tellement plus discrète, le suspens est bien présent, haletant même. Et pourtant, faudrait-il s'en étonner, malgré la rumeur qui l'affirme, rien ne serait plus banal, dépassé et trop souvent monotone qu'une séance d'analyse. C'est le paradoxe assumé et réussi au-delà de toute contradiction, nous sommes au spectacle, nous voici voyeur du fond de notre cachette, voyeur des mystères, des tortueux méandres qu'elle emprunte, elle l'impénétrable Psyché dans sa nudité la plus ambiguë, violente et crue aussi, faut-il y croire et nous y croyons.



◆ D'entrée, comme il se doit, Ariane tisse son fil, dans la douleur, en pleurs... On va la suivre. C'est elle la patiente impatiente qui décide et façonne ses séances or elle est chirurgienne, spécialiste du scalpel, ça promet. Serait-elle bousculée par l'horrible réel des attentats ? Son mal est bien pire, il est intime. L'analyste, Dayan, un fameux, n'a qu'à bien se tenir s'il y arrive : humain trop humain mais on ne le sait pas encore, il y va de sa prestance, après tout il est supposé savoir n'est-il pas ? Alors, faisant face, comme il peut, on découvre ce pauvre Pierrot[1], déjà mal à l'aise et pourtant il assume : c'est son rôle, il est psychanalyste.

◆ Alors Camille : voici Camille, courant d'air vif, accessoirement blessée mais s'il y a quelques bras cassés dans cette série d'éclipsés, malgré ses plâtres, aux deux bras pour faire bonne mesure, la plus déliée c'est elle, sa parole est fraîche et vivante. Nous allons voir combien on a pu la brutaliser : en cause c'était la place du père, il lui en fallait un, sa mère a depuis longtemps failli. Le sien se découvre fragile et défait, hâbleur, indelicat, son entrée en scène sera pour plus tard, pour l'instant ils sont connectés disent-ils : elle tente d'y croire. Camille fera son parcours, un sacré parcours, elle saura marquer sa place, elle ne sera plus un pion manipulable, c'est une graine non de pion mais de champion.ne, elle est nageuse et pas en eaux troubles malgré l'attention suspecte de son entraîneur, une belle graine de femme et la connexion qui vient sera la sienne comme une grande qu'elle ambitionne.

En amorce comme on dit au cinéma, le fils : il est clair que tout est sombre autour de ce pauvre père. Bien que sachant paraît-il, devant son fils le pauvre Pierrot se découvre englué de maladresse et d'incompréhension, en complet décalage et fausse bienveillance face au fiston désabusé qui le remet en place, non de dieu mais d'humain trop humain, perdu comme chacun ici, on va le comprendre. À peine ado que déjà il annonce la couleur à ce père perdu : dans la série, ça promet et le spectacle ne fait que commencer, l'amorce avant l'explosion : un prélude au drame familial et intime, tout y passera !

◆ Alors Chiban : comme chacun il en a des mystères engloutis, de l'insu trop bien caché dont sa faconne étourdissante prétend l'inexistence. Ultrafin dans sa brutalité, il les connaît déjà toutes, les ficelles, les combines de chacun. Avant même de commencer il sait tout sur Dayan ! Quant aux siennes, ses ficelles qui le tiennent solidement croit-il, c'est une autre affaire. Perspicace comme un flic, recherche et intervention, un vrai pro du BRI mais brisé d'ailleurs, de là-bas au loin, il est du sud et de là-bas si loin dans sa mémoire il lui faudra aussi découvrir ce qu'il a tant voulu proscrire, refouler dit-on. Avec lui, c'est une affaire d'homme, sa faiblesse l'interroge mais la recherche va le dépasser. Avec lui on change de dimension, il y a la mort qui rôde : en toile de fond les attentats se sont déroulés tout à côté dans le quartier. Qui va gagner ? Au détour, incidemment il nous fait la démonstration idéale de l'acte manqué si bien réussi : à chacun sa séance croit-on, le patient serait seul dans sa bulle ? Lui saura mélanger les genres et croiser les mondes si clos croit-on. Des croyances il y en a dans la série, nous en sommes pétris à l'insu de notre plein gré comme il est dit. Il lui faudra y passer lui aussi, à reculons, comme les autres, maugréant,

comme nous, il se prend au jeu et se met au travail, archéologie de l'intime.

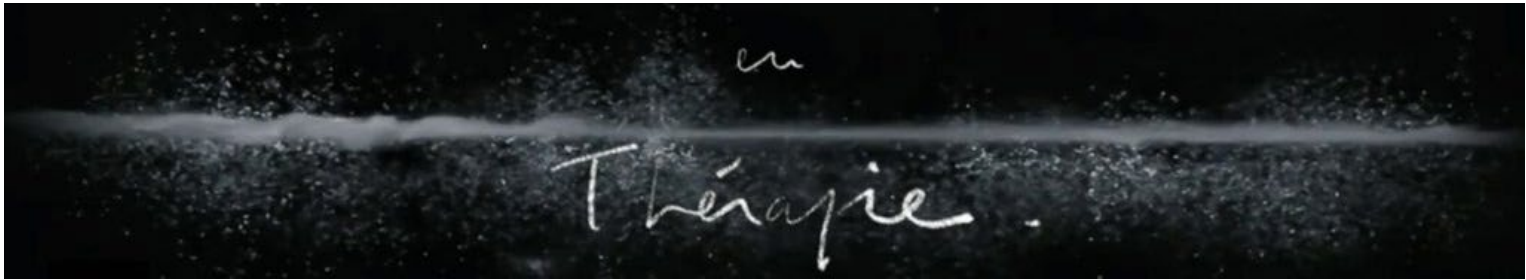
◆ Puis un couple en désaccord parfait, un vrai chef-d'œuvre d'incompatibilités qui justement les relie, là est leur perfection. Comment réconcilier ou briser un tel ouvrage si patiemment tissé, irritant au possible mais si solide. Toujours hostiles, aussitôt alliés face au pauvre Dayan qui n'en peut mais. On souffre pour lui et l'écho de ses faiblesses en coulisse lui font une belle auréole. Devant lui, eux les jouent toutes, les mascarades et jeux de rôles qu'ils échangent en le prenant à témoin. Avec ce couple, la ronde devient infernale et s'élargit.

La ronde la voici : à chacun sa séance bien entendu mais nous y sommes tous réunis, lui Dayan le passeur, eux, moi, je, nous, somme de tous les tracas, drôle d'addition, les mains plongées dans le cambouis de l'âme où ça ne sent pas si bon. C'est de la merde qu'il s'agit, les vécés sont bouchés et notre analyste s'y colle. Le brave est un peu dépassé. Dans sa détresse il fait appel à sa mère – non – raté – ce n'est que celle de ses enfants et c'est déjà là son problème : la femme, qui est si peu la sienne, l'avait-il oubliée ? Il faudra régler cette affaire là aussi.

Oui, nous y sommes, inclus, voyeurs, témoins et partenaires, sommés dans le jeu à la place de l'Autre, qui n'existe pas comme chacun sait. Hors l'image, en tiers du tiers qu'est Dayan l'analyste mais bien présent sinon le spectacle n'aurait pas lieu. Nous sommes au théâtre, la catharsis est à l'œuvre. Les comédiens, inspirés, merveilleux, n'ont d'existence que pour nous, devant nous, à la mode de cet étonnant couple si bien réglé dans sa haine : Leonora – Damien. Et la ronde s'emballe, Damien – Dayan – Leonora, deux, trois puis la nouvelle pousse annoncée en quatrième, l'impossible s'est produit, madame est enceinte ! Quatre et nous y sommes cela ferait cinq... La somme est trop grande, le fœtus ici fait tache et sera malproprement évacué sur le divan dont il enrichit l'histoire. C'est encore la mère – ah non, lapsus – la femme qu'il appelle en renfort pour effacer cette tache mais ce rôle ne lui convient pas, à lui de s'en défaire de ses taches. C'est lui le tâcheron, l'aurait-il oublié ?

Alors encore, la ronde se poursuit, ça résonne de l'un à l'autre que chacun arraisonne ou s'arrime car même si ça fait mal on a besoin d'arrimage au risque que le lien ne se tende, bien au-delà du raisonnable, jusqu'à se briser. L'abandon de la raison trop raisonnante, c'est le prix à payer pour l'accomplissement et cela se fait dans la douleur. Chacun en paie le prix. À sa mesure Chiban en fait le compte en espèces et Dayan ne peut s'y soustraire, tout s'effondre autour de lui mais Chiban seul ira jusqu'au bout du sacrifice.

◆ Alors enfin et décidément il faut un recours : à défaut du commandeur, absent comme convenu, il est cet ancien compagnon de route de notre fragile analyste, son garant disparu et mythifié. Par ultime chance sa veuve assume du haut de sa tour d'y voir un peu plus clair. Elle est bien connue de tous, un majestueux bouquet pas si rassurant, figure olympienne et hiératique qui bientôt devra se déporter elle aussi, s'emporter d'une divine colère devant ce pauvre analyste épris d'amour pour la belle Ariane quand le fil va se briser... Et le suspens croit et la mort rôde.



C'est un prodige que cette série sur la psychanalyse, thème pourtant abstrait intemporel pour un spectacle et dépassé comme on veut le faire croire et même combattu comme anachronisme suranné. Miracle qu'à chaque seconde en revienne par le biais tout cru des mots la force de la vie dont la pulsion ne masque pas les désagréments importuns : allez-y voir à votre tour, humains trop humains, tous épris d'une liberté... Que nous avons tous perdue ?

Nice, le 2 mars 2021

Olivier Lenoir

Psychanalyste membre de l'ALI

Et du Groupe Niçois de Psychanalyse Lacanienne

[1] Les rôles et les noms des comédiens s'interpénètrent si bien qu'on pense le casting comme un witz à notre intention, fait dans ce sens, double bien sûr.

– Frédéric Pierrot dans le rôle de Philippe Dayan, vrai pierrot lunaire.

– Camille est Céleste (Céleste Brunquell) bien évidemment céleste dans son rôle aérien si leste et promise à l'Olympe des jeux qu'avec ses tendances suicidaires elle voudrait trop tôt rejoindre.

Sujets de fiction / fiction des sujets

A propos de la série « En Thérapie »



Le divan sur le devant de la scène

La chaîne Arte qualifie de *phénoménal* le succès de sa série de 35 épisodes de 30 mn en moyenne chacun, diffusés le jeudi soir à partir du 4 février 2021 pendant 7 semaines, et ce n'est pas une hyperbole, si l'on en croit les chiffres communiqués lors des premières semaines par la chaîne : 9 % de part d'audience télé la première semaine, plus de 16 millions de vues sur le web depuis le 28 janvier. Réactions contrastées mais dans l'ensemble positives des analysants qui en parlent en séance. Pourtant rien d'affriolant à première vue. Une unité de lieu à quelques exceptions près, le cabinet qui est aussi son domicile, d'un psychiatre psychanalyste, le *Dr Dayan* (Frédéric Pierrot), des séances en face à face qui impliquent l'usage quasi exclusif et répétitif du champ contre champ avec un(e) ou deux patient(e)s, un rituel temporel avec *Ariane* (Mélanie Thierry) chirurgienne hospitalière le lundi, *Adel*, le policier de la BRI (Reda Kateb) le mardi, *Camille* (Céleste Brunnquell), la jeune nageuse accidentée aux deux bras cassés le mercredi, *Léonora* (Clémence Poésy) l'épouse de *Damien* (Pio Marmaï) le jeudi, et *Esther*, (Carole Bouquet) l'amie et contrôleuse de *Philippe Dayan* le vendredi. Plus quelques personnages secondaires dont les apparitions sont suscitées par la nécessité de la diégèse.

Ajoutons un psy analyste, gentil, à la voix douce, peu prétentieux qui encaisse les coups et dédramatise les bourrasques des affects qui explosent, jusqu'à consentir à parler de lui et de son enfance, malmené dans sa vie familiale qui est un naufrage, et malmené par le dogme qui lui tenant lieu habituellement de boussole pour tenir le cap dans sa pratique qui s'affole, il navigue à vue et arrivera enfin, au cours de confrontations autant dramatiques que pathétiques

avec sa collègue choisie pour être en contrôle, à affirmer sans la convaincre vraiment semble-t-il, que sa pratique d'analyste lui apparaît désormais ne pouvoir se soutenir que du rien de son être. Rien que ça ! Tout le trajet d'un psy qui devient psy en somme.

Et ça marche, ça fonctionne, le public est au rendez-vous.

Très vite — et c'est déjà le cas — les esprits chagrins poseront la question de la vraisemblance (donc de la vérité) en oubliant que nous sommes face à une fiction revendiquée comme telle. Ainsi on ne manquera pas de relever qu'il est rare que le psy parle autant, qu'il soit pédagogue citant à l'occasion Freud ou Lacan ou d'autres auteurs – comme l'on fait usage des notes de bas de pages d'un texte écrit pour légitimer le dit de l'auteur –, que dans la « vraie vie » il y a des séances où « il ne se passe rien » alors que dans le film « il y a forcément du lourd » à chaque séance, parce que la temporalité nécessaire de la fiction ne peut pas rendre compte de la temporalité de la cure. Comment méconnaître qu'il s'agit là d'un impératif narratif, chaque séquence d'un feuilleton doit effectivement se caractériser avant tout par l'immédiateté, l'imprévu, l'urgence, les rebondissements qui se trouvent d'ailleurs être les traits pertinents de notre contemporanéité. *Fiction* du récit qui rejoint ici ce qu'il en est structurellement de la *fiction du sujet*.

Identification ? Voyeurisme ?

Rien de très nouveau à première vue d'autant qu'il s'agit de l'adaptation de la série israélienne *Be'Tipul* (2005-2008), elle-même adaptée dans une quinzaine de pays dont les Etats-Unis, sous le nom *In treatment*.

Pourquoi un tel engouement, un tel succès qui fait parler même sur les divans ?

Bien sûr pour cette curiosité du public poussant à aller y voir, on évoquera un peu trop rapidement le « scopique », la transgression d'un interdit comme lorsque enfants nous écoutions à la porte de la chambre des parents. Qu'est-ce qui se passe dans l'intimité d'un cabinet de psychanalyste, qu'est-ce qu'ils se disent ?

Bien sûr on parlera de la qualité du jeu des acteurs, ou d'un texte ciselé à la perfection (on y reviendra).

Mais de façon plus **structurelle** la raison de l'engouement suscité en est certainement à chercher du côté du référent de ce discours filmique, référent à la fois **extra-diégétique** parce qu'en rapport à notre quotidien de semi-confinés depuis bientôt un an, où la privation de liberté est vécue dans sa dimension mortifère réelle, scandée par la litanie des chiffres des morts égrénés chaque jour, face à un ennemi invisible, insaisissable, terrorisant, qui nous découvre impuissant, mais également un référent **intra-diégétique** puisque le récit se situe juste après le 13 novembre 2015, dans le XI^e arrondissement : c'est le massacre du Bataclan et des attentats qui ne nous autorisent pas de choisir de laisser le monde à notre porte. Ainsi le narré dans la fiction nous parle d'un temps et d'un lieu traumatiques, d'un lieu où se nouent et se répondent le privé et le public, le psychisme et le social, l'inconscient et le politique. Une effraction sanglante et sidérante de l'Histoire dans l'histoire. Et c'est d'ailleurs ce que permet au mieux une analyse, d'explorer le lieu du traumatisme dans la fiction d'un sujet, qui conduit

celui qui s'y risque à cette révélation que le passé demeure toujours imprévisible, et in fine à l'ab-sens de rapport sexuel que Lacan en meilleur scénariste qui soit formule dans cette réplique de « Télévision » : « *L'impasse sexuelle sécrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient.* »¹ C'est le traumatisme comme chez tout sujet, dont il faut se délivrer pour réapprendre à vivre. C'est le trou réel, le *traumatisme*, celui auquel on ne pense pas car nous sommes dedans, celui qui nous constitue, c'est le « *Ils ne s'entendent pas crier* » du malentendu des parents, constitutif de l'inconscient de Freud. Bien sûr le malentendu en question c'est la rencontre avec la Loi de la Parole, l'impératif du signifiant, la vérité qui ne se dit pas.

La fabrique de la fiction

« Une opération bien réalisée est une opération bien pensée » lâche Adel le policier de la BRI à la face du Psy. Et c'est le cas de cette série créée par Éric Toledano et Olivier Nakache où il semble que chaque élément a été ouvragé de main de maître dans un *faire comme si...* pour rendre crédible l'analyse à l'écran.

Chaque scénariste s'est rendu au cabinet d'un « psychanalyste consultant » (Emmanuel Valat) lequel a en outre participé à l'atelier d'écriture, pour faire une séance « d'essayage » en se mettant dans la peau du personnage pour lequel il écrivait le texte. Ainsi Pauline Guena avait comme personnage Adel Chibane le flic tourmenté incarné par Reda Kateb.

Rien d'étonnant à ce que le Dr Dayan soit montré en pleine crise de foi lorsqu'il finit par traiter la psychanalyse de « religion abandonnée de ses dévots » et « instruments du culte », face à sa thérapeute — amie et contrôleuse — lorsque l'on sait que les scénaristes David Elkäïm et Vincent Poymiro, — tous deux en analyse — sont ceux qui avaient déjà réalisé le séminaire des prêtres dans la série « *Ainsi soient-ils* »².

Bonne nouvelle ou simplement air du temps ?

La psychanalyse tellement critiquée ces dernières décennies aurait-elle de nouveau le vent en poupe après le bashing dont elle a été la cible ? Ou s'agit-il d'un souffle passager qui détend ?

Depuis les années 2000 (sans remonter aux origines !) la psychanalyse dont les positions théoriques tant que pratiques paraissaient dominantes et bien établies est devenue peu à peu une discipline caricaturée à outrance proche de l'escroquerie. Il n'est pas loin le temps (octobre 2019) où 60 psychiatres et psychologues demandaient solennellement dans une tribune au Vitriol que les partisans d'analyses d'inspiration freudienne soient écartées des expertises judiciaires, au motif « *qu'ils font des diagnostics fantaisistes* », ont des pratiques « *qui ne prennent pas en compte les besoins des malades psychiatriques* » qui « *aboutiraient à une culpabilisation des victimes de violences sexuelles* ». Et les signataires concluaient « *que la psychanalyse soit exclue des tribunaux, mais aussi des universités* ». Tout cela était en germe dès 2004 avec le combat du député médecin de droite Bernard Accoyer dont l'amendement visait mettre un peu d'ordre dans la maison des psychothérapies abandonnée aux multiples pratiques cliniques douteuses. On sait ce qu'il en fut, l'issue étant une véritable usine à gaz pour la reconnaissance du **titre** de Psychothérapeute. Il y eut *Le livre noir de la*

psychanalyse en 2005, pamphlet bourré d'injures et d'erreurs, puis l'offensive menée autour de l'autisme, la Haute Autorité de Santé sonnait l'hallali en déclarant inopérantes les pratiques psychothérapeutiques des prises en charge de l'autisme puis les interdisant peu après au nom des bonnes pratiques qu'elle recommandait.³ D'autant que peu à peu le bulldozer des neurosciences imposait ses lois, ses regards, ses labos de recherche, ses logiques, ses budgets, initiant ou accompagnant une véritable chasse aux sorcières avec éviction dans les universités des formations analytiques, la fermeture de structures de prise en charge psychothérapeutique car non recommandées par la HAS.

Le succès d'*En thérapie* signifierait-il qu'on est sorti d'un mauvais climat pour la psychanalyse ? L'épidémie du COVID, les attentats, produisent certainement un nouveau besoin d'échanges, un désir de parole, la rencontre avec autrui que la série laisse justement entrevoir par la possibilité de rentrer dans l'intimité de l'autre, de la séance psy. C'est aussi la désacralisation du tout sachant, le psy, par ses doutes ses erreurs... alors que parallèlement nous est offert un déficit d'image de la science, qui s'accompagne d'une méfiance pour les traitements médicamenteux.

Et si cette série, dans notre époque où la voix subjective est discréditée au profit de considérations qui se prétendent objectives, survenait au bon moment ? La cure psychanalytique étant avant toute chose un discours qui nécessite le désir d'en faire l'expérience, d'un discours sur le monde, le sien ou ce que l'on croit tel. C'est une remise en scène de la parole, car lorsqu'on est en analyse si on se raconte une histoire, c'est aussi pour et à un autre qui n'en sera jamais le dépositaire mais seulement le transitaire. La série montre bien l'entrelacs de l'intime et du public, l'extraordinaire diversité des réactions, le risque réducteur des approches objectives, la vulnérabilité du psy, ses failles, la remise en cause laborieuse des dogmes, le risque des interprétations massives au détriment de ce qui fait signifiant pour le sujet... On voit comment chaque épisode raconte cette dure négociation entre l'analyste et le patient qui lutte pour ne pas voir et l'analyste aux fourneaux pour l'aider à triompher du fait qu'il ne veut pas dire. Pas sûr que le public le plus large puisse y être sensible à moins soi-même avoir désiré cette expérience du discours en quoi consiste une analyse.

Il serait fastidieux de les lister ici, mais il n'y a pas lieu de s'en étonner : dans toutes les séances qui sont présentées dans « *En Thérapie* » la pulsion de mort est à l'œuvre, non seulement dans le champ de la parole mais également dans le réel. Certes, le retour vers une parole de l'intime est une bonne nouvelle, mais à une condition et elle est de taille que cette parole (que l'on veut aujourd'hui libérée) ne se réduise pas à de la confession voire à du repentir. Lacan dans *L'éthique de la psychanalyse* enfonce le clou lorsqu'il réfère la pulsion de mort au rapport de l'homme au signifiant, de ce qu'il voudrait détruire ou méconnaître de ce rapport. Je cite deux courts extraits :

« [...] Disons que, pour celui qui vous parle, c'est là que se situe la révélation du caractère décisif, original de la place où se situe le désir humain, dans le rapport de l'homme au signifiant. Ce rapport doit-il le détruire ? »⁴ et plus loin :

« [...] C'est parce que le mouvement du désir est en train de passer la ligne d'une sorte de dévoilement, que l'avènement de la notion freudienne de la pulsion de mort a son sens pour nous. La question se pose au niveau du rapport de l'être humain avec le signifiant comme tel, en tant qu'au niveau du signifiant, peut être remis en question tout cycle de l'étant, y étant compris la vie dans son mouvement de perte et de retour. »⁵

Si avec Lacan nous postulons que c'est dans la fiction du sujet **que le sens de la mort est inscrit par le signifiant**, la pulsion de mort est à repérer comme cela se dévoile dans la cure et surtout en début de cure, dans la difficulté du sujet, son opposition, son impossibilité, à en passer par le signifiant, voire sa volonté de détruire le rapport au signifiant auquel il est immanquablement soumis en tant qu'être parlant. Et cela pour une raison simple, c'est qu'il y a quelque chose qui est à l'œuvre : la pulsion de mort comme forclusion du sujet de l'énonciation.⁶ C'est comme un amour de disparaître qui résulte de la rencontre première que le sujet ferait lorsqu'il se heurte au langage. Lorsque le sujet se conforme par amour à la place que la langue maternelle lui assigne cette opération fait disparaître sa particularité. C'est-à-dire que le désir qui donne vie au sujet est aussi celui qui nie son existence. La pulsion de mort peut être ainsi vue comme le premier rendez-vous que l'amour nous assigne lorsque nous naissons et que seuls le symptôme ou l'acte créatif nous permettent de surseoir à ce que cette rencontre a de mortel.

C'est le fil rouge qui court le long des 35 épisodes et de façon spécialement éclatante pour Adel Chibane le policier de la BRI. La vie de l'homme est marquée des emblèmes de la mort lorsque la mort, attachée au signifiant, a été refusée. Le sujet alors exclut la mort et la castration du champ de la vie et détermine, à partir de là, une existence où il accomplit, sans les vivre, tous les gestes de la vie : il sera marié sur parole, fera l'amour en faisant le mort, il sera géniteur sans avoir été père et n'aura, au dernier terme, qu'un seul regret peut-être, celui de ne pouvoir, comme le Président Schreber, lire dans son journal, à la rubrique nécrologique, le faire-part de son décès.

La vie devient alors, au sens propre, une existence, car le sujet ek-siste à son vécu. Le choix d'un masque et l'exécution d'un scénario écrit quelquefois par des scénaristes dès avant sa naissance (Freud le disait au petit Hans) pourront tout au plus lui permettre de croire à la réalité du grand rêve auquel se réduira sa vie et qu'il traversera comme une ombre, jusqu'à ce qu'un jour finalement la mort le réveille.

Nice, le 7 mars 2021

Jean-Louis Rinaldini

¹ Jacques Lacan, *Télévision*, Seuil, chapitre V, L'égarément de notre jouissance, 1974, p.51.

² La série raconte l'histoire de cinq jeunes hommes, aux parcours et aux motivations diverses, qui entrent au séminaire des Capucins à Paris en vue de devenir prêtres, dans le contexte du XXI^e siècle en France.

³ Voir à ce sujet sur notre site du GNiPL <https://www.gnipl.fr/dossier-autisme/>

⁴ LVII L'ÉTHIQUE DE LA PSYCHANALYSE 1959 – 1960 LEÇON DU 18 MAI 1960. Sur le site du GNiPL http://www.gnipl.fr/Recherche_Lacan/2013/09/10/lvii-lethique-de-la-psychanalyse-1959-1960-lecon-du-18-mai-1960/

⁵ Idem.

⁶ Le paradoxe d'Epiménide se lit sous sa forme longue : « Epiménide le Crétois dit “Tous les Crétois sont des menteurs” » et sous sa forme abrégée : « je mens ». On sait que ce paradoxe du Crétois a suscité pendant très longtemps des interrogations logiques, tendant à le présenter comme insoluble. En effet, si Je dis que je suis un menteur, mon énoncé s'annule et je dis la vérité. Mais, la disant, je suis donc un menteur et mon énoncé s'annule, etc.

Comme l'a montré Lacan ce paradoxe n'est pas insurmontable, à condition de prendre la peine de distinguer le sujet de l'énoncé et celui de l'énonciation. « Je mens » est prononcé à la fois sur le plan de l'énoncé et sur celui de l'énonciation, et le pronom « je » condense deux sujets au point d'en faire disparaître un derrière l'autre. Le « je » qui prononce la formule diffère du « je » de « je mens ». Dès lors, l'un est en mesure de dire le vrai dans le même temps où l'autre est déclaré menteur.

Jean-Claude Maleval / En thérapie : une surprise bienvenue /



En thérapie, série diffusée par Arte, réussit à faire événement quant à la réception de la psychanalyse en France par la curiosité nouvelle qu'elle suscite pour sa pratique. Certes, ce qui se passe dans une psychanalyse ne saurait se mettre en image, les mots eux-mêmes y manquent, mais un des grands mérites d'*En thérapie* consiste à donner une intuition de ce qui s'y joue, et des mutations subjectives qui s'en produisent. Les aléas du désir, les pouvoirs de la parole et les détails discursifs révélateurs font avancer l'intrigue. Avoir confié chaque personnage à un scénariste différent facilite la mise en évidence des réalités fantasmatiques originales et irréductibles dans lesquelles se meut l'être humain. C'est là l'un des premiers constats fait par le psychanalyste dans sa pratique. Un autre est le transfert, qui le conduit parfois à observer avec une certaine surprise le retour de l'analysant après une séance passée à dénigrer le praticien. Ces expériences majeures faites par l'analyste, *En thérapie* sait les faire partager au téléspectateur.

Le divan y est présent — sous la forme inusuelle d'un canapé — tandis que, dans son utilisation, une grande liberté est de mise. La temporalité des séances et des cures est ingénieusement contractée pour les besoins de l'intensité dramatique. Les séances se déroulent en face à face et la pratique du psychanalyste, Philippe Dayan, s'avère un peu directe, voire agressive, visant un forçage de la « vérité », ce qui différencie mal son travail de la psychothérapie.

Une raison pour cela : les références de Roni Baht, professeur à l'université de Tel-Aviv, psychanalyste consulté par les producteurs de la série à l'occasion de sa première version israélienne (1), trouvent leur source principale dans un courant freudien qui prend un appui majeur sur le contre-transfert. L'attention portée sur celui-ci permet plus aisément de faire du psychanalyste un personnage romanesque propre à retenir l'intérêt du téléspectateur. Il est frappant que le travail effectué par P. Dayan avec sa contrôlease n'aborde en rien le contrôle du cas et soit exclusivement centré sur l'examen du contre-transfert.

Cependant, la préservation du cadre analytique, qui constitue une autre référence majeure de R. Baht, s'avère plus difficile à respecter, de sorte qu'il dut se résoudre, en raison des contraintes de la représentation télévisuelle, à accepter quelques atteintes à celui-ci : analyste qui reçoit un couple, qui prescrit des médicaments, qui s'allonge lui-même sur le divan, qui appelle un taxi pour sa patiente, etc. L'important n'est pas là : le plus difficile pour Baht fut de prendre le risque de porter atteinte à la réputation publique du psychanalyste en acceptant de ne pas voiler ses faiblesses et ses limites. On peut lui en être gré. Grâce à cela, P. Dayan devient un personnage attachant.

Il possède même quelques traits lacaniens : il ne croit pas à un être analyste, épuré à jamais par son analyste didactique : il sait que le fantasme de l'analysant conditionne sa fonction. Sa propre psychanalyse ne l'a pas conduit à l'ataraxie : il reste comme ses patients un sujet divisé, confronté aux aléas de son désir et devant composer avec celui-ci. Il dévoile que derrière l'analyste subsiste un humain faillible. Certes un peu bavard, pour les besoins de la mise en scène, mais sachant dans la plupart des cas maintenir une neutralité bienveillante, capable de prendre du recul à l'égard des propos qui cherchent à l'atteindre, rigoureux sur le secret de la séance, soucieux d'expliquer le présent par l'histoire de chacun. Dans cette représentation du psychanalyste, nombre d'entre eux peuvent assez bien se reconnaître, le noyau de la pratique de P. Dayan étant compatible avec des références théoriques différentes. Toutefois, l'accent porté sur le contre-transfert le fait entrer dans la cure comme sujet et, faute d'opérer à partir de la position d'objet, il se trouve embarrassé de sa pensée, placée dès lors au cœur de la cure d'Ariane, ce qui le conduit à une impasse. Il ne cherche pas à se repérer du hors-sens et de la non-compréhension. C'est finalement la division de l'analyste, plus encore que celle de ses analysants, qui occupe le devant de la scène.

La psychanalyse, plus qu'une thérapie

Les remarquables scénaristes ont évité l'écueil de proposer des cas-types, même si l'on discerne en leurs constructions quelques réminiscences de Dora ou de l'homme aux rats, en revanche aucun personnage n'évoque la psychose ordinaire de l'homme aux loups, et moins encore le délire de Schreber. Le choix des patients paraît influencé par la conception classiquement freudienne selon laquelle la psychanalyse serait peu adaptée au travail avec les sujets psychotiques. Aucun de ceux qui sont présentés n'évoquent la folie ; or, du fait de l'oubli de l'écoute en psychiatrie et de la rudesse accentuée des conditions d'accueil, les sujets qui côtoient la folie constituent une part croissante de ceux qui s'adressent aux psychanalystes. Sur ce point, une part de l'actualité de la psychanalyse en France n'est pas abordé. Néanmoins, celle-ci se trouve concernée par la modalité de l'adresse des personnages. Dans un monde frappé par le traumatisme des attentats, l'adresse au « psy » est un recours pour Adel, non sans réticence et incrédulité. Camille est orientée par ses parents, sans demande spécifique. Quant au couple, c'est avec défiance également qu'il s'adresse au « spécialiste ». Le psychanalyste travaille avec la réticence et permet que la parole s'entende au-delà de la demande.

Le jeu des acteurs est de grande qualité, si bien qu'*En thérapie* contribue avec talent à faire connaître la psychanalyse, n'en brossant pas un tableau idéal, restant au plus près de ses effets, ne gommant pas la variabilité de ses résultats thérapeutiques. Elle sait indiquer que la psychanalyse est plus encore qu'une thérapie : une expérience existentielle qui procure un gain sur la vérité inconsciente et sur le mode de jouissance propre à chacun.

Pour Ariane, un gain de savoir concernant sa manière de mettre son corps en avant afin d'éviter l'engagement des sentiments (même si cette avancée reste inaboutie). Pour Adel, le dévoilement de son rapport à la trahison et à la lâcheté supposées de son père, dont il porte le poids, sans que toutefois la cure ait le temps de toucher la prise de risque qui en découle, à la fois dans le choix de son métier et dans l'acte « héroïque » qu'il pose. Acting out lié au forçage hâtif de la vérité ? Camille, l'enfant symptôme du couple parental, prend la parole et parvient à s'orienter de son propre symptôme. Le couple prend la mesure de la querelle au cœur de leur lien. Le plus réticent des deux, le mari, aborde les effets de son positionnement au sein de sa famille (celui qui ne réussit pas comme son frère) dans son choix de partenaire, ce qui fait tomber sa position agressive et défensive, et lui permet un nouvel abord de lui — même.

En ce qui concerne P. Dayan, on aurait pu craindre une *happy end* propre à combler les attentes de l'amateur de

séries télévisées. Or la fin originale et subtile ne méconnaît pas les déterminismes inconscients.

Bien entendu *En thérapie* possède ses détracteurs :

« bla-bla non scientifique ». À ceux-là il faut conseiller la lecture du travail de Guénaël Visentini, dont la parution est contemporaine de la diffusion de la série, dans lequel sont examinées les études qui établissent que « l'efficacité des psychothérapies psychanalytiques est aujourd'hui clairement reconnue pour un large panel de patients et relativement à une grande série de troubles et souffrances » (2).

La saison 2 en préparation parviendra-t-elle à se maintenir au même niveau de qualité ? Réussira-t-elle de nouveau à susciter par 35 fois une attente pressante du prochain épisode ?

1. Baht , « A psychologist across the lines. Consulting for the TV series *BeTipul* – A personal perspective », *Contemporary Psychoanalysis*, vol. 46, n° 2, New York, William Alanson White Institute, 2010, p. 235–249.

2. Visentini G., *L'Efficacité de la psychanalyse. Un siècle de controverses*, Paris, PUF, 2021.

Hélène Bonnaud / Philippe Dayan, un psychanalyste populaire



Comment expliquer le succès de la série *En thérapie*¹ ? Il serait, lit-on, inattendu tant la psychanalyse est décriée depuis plusieurs années par les neurosciences et les psychologues qui se réclament de la théorie cognitive. Ces derniers ont voulu la prendre en défaut, lui imputant d'être tournée vers le symptôme sans pouvoir le guérir ou de croire à l'inconscient, déconsidéré en tant qu'invention de Freud datant du siècle dernier et ayant usé ses ressorts. La méthode cognitive serait plus propice à aider et soutenir les sujets . Elle prend le symptôme comme un mauvais aiguillage ou une mauvaise réponse qu'il faut supprimer ou rétablir à sa place pour remettre le sujet dans la bonne voie. Mais quelle serait la place du symptôme si ce n'est de vouloir dire quelque chose, et même, de vous dire, à vous qui en pâtissez, quelque chose qui vous concerne de façon intime ?

La séance analytique, refuge contre le réel du trauma

Un des points forts de la série est de mettre au premier plan que la parole a des effets sur le symptôme. En analyse, elle ne le corrige pas par des impératifs autoritaires ou la suggestion, mais le déplie, en fait le tour sans chercher sa résolution absolue, voire son effacement – celui-ci peut survenir à la faveur d'une interprétation qui le désamorce. Elle le lit. La psychanalyse est un processus. En cela, la série fait apercevoir qu'il s'agit d'un travail. Freud l'a appelé *die analytische Arbeit*² et en a donné les orientations. Dans la série, l'idée d'une psychanalyse freudienne pourrait être transmise, mais la fiction oblige à abandonner ces prétentions pour montrer que la rencontre avec un

psychanalyste est une aventure avec les mots et la liberté de dire, quand dehors la vie a basculé dans l'horreur. Nous sommes aux lendemains des attentats du 13 novembre 2015, qui a vu le pire exploser devant nous. Chaque analyste, chaque analysant a ressenti, dans les jours qui ont suivi, les effets d'un trauma dont la définition lacanienne est qu'il s'agit d'une rencontre avec un réel, un *traumatisme*³, dont le choc fait irruption dans le psychisme du sujet.

Cinq patients, plus une, l'amie contrôlée

L'autre point fort consiste à structurer la série autour de cinq personnages : une jeune femme chirurgienne, Ariane, qui a passé la nuit aux urgences de son hôpital pour s'occuper des blessés du Bataclan et des terrasses de café des quartiers branchés de la capitale ; un policier de la BRI, Adel, qui fait le récit atroce de son entrée dans le Bataclan après la fusillade ; une jeune adolescente, Camille, attachante et suicidaire, et un couple en crise de séparation, Damien et Léonora. Enfin, l'analyste, Philippe Dayan n'échappe pas à la prise de parole et rencontre Esther, amie et veuve d'un homme qui lui a servi de mentor, avec laquelle il s'entretient de ses problèmes. Celle-ci joue le rôle de l'analyste superviseur qui interprète la façon dont P. Dayan est en prise avec ses patients et réagit dans son contre-transfert avec eux. Elle s'intéresse aussi au moment de crise qu'il traverse avec sa femme. On comprend qu'ils ne se sont pas vus depuis douze ans, cette rupture semblant liée à des désaccords psychanalytiques. Elle lui reproche d'ailleurs son absence dans les derniers moments de la vie de son mari et à ses obsèques. On sent qu'il y a là le poids d'un amour de transfert impossible entre ces deux hommes, resté en souffrance. Le retour vers elle signe un apaisement, mais semble, lui aussi, lourd d'un conflit resté silencieux.

Ainsi, le personnage du psychanalyste apparaît-il fragile jusque dans ses choix analytiques, peut-être un peu trop près de sa vocation médicale qu'il ne peut pas abandonner, de vouloir faire le bien de ses patients et de se faire médecin de l'âme humaine. Lacan a critiqué et démontré les impasses de cette position. Freud lui-même, en 1912, dans « Conseils au médecin »⁴, recommandait aux analystes d'avoir l'attitude du chirurgien qui laisse de côté les réactions affectives. Là s'entrevoit la limite entre psychanalyse et psychothérapie, débat qui reste, cependant, hors du champ de la série.

Comprendre, le signifiant-maître de la série

Certes, tout dans cette série converge vers le désir de toucher le plus grand nombre, en provoquant une identification au désir de savoir comme recherche du sens caché. L'intention thérapeutique est louable, les dialogues bien écrits, les personnages attachants promettent une satisfaction et un succès ouvert sur une psychanalyse pour tous, fondée sur un inconscient immédiatement interprétable, activé par les actes manqués, les oublis, les lapsus et l'horloge, ce grand Autre de l'Autre qui existerait pour tous. Chacun trouve à s'identifier aux différents personnages à travers l'expression de leur souffrance et la lecture qu'en donne l'analyste. Cette direction permet de répondre, de façon instantanée, à la soif de comprendre les soubassements d'une thérapie. La présence réconfortante de l'analyste soulage chaque téléspectateur, de la tension psychique interne qu'on trouve chez ses patients, mais aussi en chacun de nous. D'ailleurs, selon les personnages, la fragilité et l'angoisse sont palpables, rendant ces séances hyper réalistes, attrapées comme des morceaux de vie qui ne demandent qu'à se dévoiler, à s'exposer.

Il n'en reste pas moins que le psychanalyste présente quelques légers travers qui, en sous-texte, cherchent à défaire l'image emblématique du psychanalyste comme fonction pour l'approcher. Est-ce par ignorance des apports fondamentaux de Lacan que le psychanalyste apparaît si désabonné de la place de *sujet supposé savoir*... au point de tomber dans le piège de sa patiente hystérique ? Parlons de lui.

Le psychanalyste dans son intime conviction

Le personnage du psychanalyste est la pièce maîtresse de la série. Il est celui autour duquel gravitent les cinq personnages qui se rendent chez lui pour s'analyser. On le voit dans l'exercice de sa fonction, au début et à la fin de chaque séance, mais aussi dans les champs de sa vie privée, avec sa femme, et avec son amie Esther, elle-même psychanalyste à la retraite, qu'il rencontre pour parler de ses difficultés professionnelles, mais aussi personnelles.

En tant qu'analyste, l'homme présente une image qui ne laisse pas indifférente. Tout d'abord, son nom, Philippe Dayan, n'est pas de hasard. C'est un nom juif. Cela nous plonge immédiatement dans la question de la transmission. Freud, le père de la psychanalyse, était un juif viennois ; P. Dayan, lui, est un juif français. Dans la série israélienne *BeTipul* dont Éric Toledano et Olivier Nakache se sont inspirés, l'acteur qui joue le psychanalyste est Assi Dayan. Ce glissement rend hommage à l'acteur comme à la série, sans aucun doute un *witz*.

Un analyste bavard et désorienté

Dayan est un analyste sérieux et préoccupé par ses patients, mais bavard et désorienté. On le voit établir une relation de proximité avec chacun d'eux. Il les met à l'aise. Il veut savoir ce qui les amène et les écoute avec beaucoup de patience. Il cherche à les mettre au travail de la cause de l'inconscient. Il semble être animé d'un désir de savoir dont on sait qu'il est le moteur de toute analyse. Son approche n'est pas directive. Il laisse les patients aller et venir dans son bureau, regarder par la fenêtre, s'allonger ou pas sur le divan qui est totalement désacralisé. On dirait davantage un canapé de salon qu'un divan d'analyste. Le dispositif de la psychanalyse est d'ailleurs présent, mais utilisé de façon peu orthodoxe. Seul l'analyste semble être préoccupé de prendre place. Il est assis sur son fauteuil qui ne semble pas non plus occuper la place qui lui est traditionnellement dévolue à la tête du divan pour que le patient, une fois allongé, ne soit plus visible et que seule sa parole puisse s'entendre. Cette liberté apparente autorise tous ces comportements qui détournent de la parole. Le mode quasi passif ou tout du moins permissif de sa présence délite peut-être les effets de prestance de l'analyste, mais renforce en retour, les postures agressives des patients.

Provoquant l'échange et la répartition

De ce fait, l'analyste ici favorise plutôt la conversation que la parole telle qu'on la découvre dans l'espace d'une analyse qui consiste à en déceler le double niveau. Ce qu'on dit en analyse sur le mode de ce qu'on se dit à soi-même, malgré soi parfois, ou même à côté de soi, dit autre chose que ce qu'on croyait dire, s'enchaîne à d'autres dits, d'autres souvenirs, d'autres effets de l'inconscient transférentiel. Dans la série, la dimension imaginaire de la relation à l'analyste impose de trouver dans les échanges la structure nécessaire à la dramaturgie de la séance. Mais elle passe à côté de ce que la séance analytique a de foncièrement singulier, de n'être ni un dialogue dans lequel l'analyste est requis de répondre à toutes formes de questions, ni une réponse interprétative renvoyant à la construction que l'analyste fait du cas. Certes, on peut dire que P. Dayan fait un grand usage de ces deux fondamentaux de la doctrine analytique, mais il ne fait aucun calcul quant au bon moment de s'en servir. Il ne semble pas prendre la mesure des effets de l'interprétation et ignorer l'usage qui peut être fait de la surprise. Ce collage à la réalité psychique du patient empêche l'interprétation d'agir sur le mode de la coupure, et pointe la force de la résistance, quand il s'agirait plutôt d'en exploiter les effets de mirage pour mettre au travail de l'inconscient qui est de déchiffrement, mais aussi de repérage d'un mode de jouir propre à chacun.

Résistant à l'agressivité

En revanche, c'est un analyste qui supporte l'agressivité de ses patients sans broncher. Il semble que celle-ci soit permise, comme si la consigne de l'analyse, qui est de dire tout ce qui vous passe par la tête, trouvait là un exutoire de circonstance. Si on peut tout dire, alors on peut prendre l'analyste comme objet à tout faire, et plus encore à tout entendre. Cette position de neutralité du psychanalyste est plus adaptative que circonspecte, mais surtout dénature sa fonction qui n'est pas de supporter les mouvements d'humeur de ses patients, mais plutôt de leur indiquer que ces agressions sont des diversions surtout là pour entraver l'entrée dans le dispositif. S'analyser ne consiste pas à s'adresser à la personne de l'analyste, mais à s'expliquer à soi-même pourquoi on souffre ou pourquoi on a le sentiment de ne pas avancer dans sa vie. Dans la série *En thérapie*, l'analyste rate son objet car il est trop présent, trop bavard, trop pris dans un dialogue qui reste dépendant de ce que lui-même croit savoir de ses patients, comme s'ils étaient transparents à leur dire. Cette modalité passe à côté de l'analyse comme effort solitaire, donnant à l'analyste une fonction d'Autre insaisissable, présentifiant la psychanalyse elle-même, la révélant et trouant alors la réalité de la séance pour lui donner son caractère inédit. L'analyste peut et doit se faire oublier pour que cette dimension Autre de la parole puisse se rencontrer.

Pris dans la tourmente de sa vie

L'analyste apparaît comme un homme comme tout le monde, avec ses tourments, ses difficultés de couple, ses ratages, ses failles, ses conflits internes, ses emmerdements aussi. La scène des toilettes bouchées en dit long sur la volonté des réalisateurs de montrer l'analyste en prise avec la merde, un jour comme un autre, comme n'importe qui ! Rien là de bien passionnant sauf à dire, qu'il est, lui aussi, désacralisé, montré dans ses embarras et ses énervements.

C'est un homme sympathique parce qu'on le voit souffrir, on peut s'identifier à lui à travers ses questions, et le suivre dans ses relations avec sa femme, par exemple. La scène où elle lui annonce « qu'elle voit quelqu'un » est particulièrement réaliste. Tout d'abord, il interprète la phrase de sa femme avec l'aveuglement de tout homme ! L'équivoque de la phrase « je vois quelqu'un » interprétée en « je vois un analyste » est bien vue car elle indique

qu'en effet, il y a une connexion entre les deux, dont la rencontre fait l'événement. L'un, du côté de la parole d'amour, l'autre, du côté de la parole comme vérité. Mais cette équivoque permet surtout de saisir en quoi la communication est si compliquée dans un couple. Ainsi, le mari analyste, s'il est convaincu qu'après vingt ans de mariage, il ne serait pas normal et même absurde que sa femme s'intéresse à un autre homme que lui, apparaît alors comme une caricature des hommes de son âge. L'analyste est dépassé par sa névrose ! Il fonctionne, disons, comme bon nombre d'obsessionnels qui, les années passant, ont inscrit leur femme comme symptôme oublié dans leur désir mort et croient que l'amour, une fois accroché au tableau de la vie de couple, ne demande plus aucun effort et se présente comme éternel.

La surprise vient plutôt de voir à quel point l'analyste est ébranlé par le fait qu'une de ses patientes, Ariane, vient justement de réveiller son désir mort en lui déclarant sa flamme.

« C'est vous mon trauma », lui dit-elle, formule incroyable et percutante, aveu de désir qui aura des conséquences, on ne s'en étonnera pas.

Tourné vers l'Autre de la parole

Bref, le personnage de l'analyste est complexe. Il est tourmenté. Il se questionne sur son travail, et les mots de ses patients le percutent. La fiction sert à dire l'importance de la parole, mais suggère que tout analyste n'est, somme toute, qu'un homme comme les autres, ou plutôt un homme suffisamment averti de l'importance de l'inconscient dans les errements de l'être, qu'il est lui-même en prise directe avec ses propres démons. En cela, il incarne une image de la psychanalyse qui perd ses attributs d'énigme et surtout de savoir, et qui passe à côté de l'expérience comme bien plus inattendue ou décapante qu'elle n'apparaît dans la série, tout simplement parce que ce qui échappe reste ce qui lui donne sa dimension de rencontre avec une Autre scène comme lieu de l'insu et du mystère qu'il recèle.

-
1. En diffusion actuellement sur <https://www.arte.tv/fr/videos/RC-020578/en-therapie/>
 2. Freud , *Le travail analytique*.
 3. Lacan , « Préface à L'Éveil du printemps », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.562.
 4. Freud , « Conseils au médecin », *La technique psychanalytique*, PUF, 2013, p.71-80.1